

Robert Bresson : Procès de Jeanne d'Arc

Un procès qui acquitte Bresson

Pierre Pageau

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pageau, P. (2019). Compte rendu de [Robert Bresson : Procès de Jeanne d'Arc : un procès qui acquitte Bresson]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 53–53.

Robert Bresson : Procès de Jeanne d'Arc

Un procès qui acquitte Bresson

PIERRE PAGEAU

Dès les premières pages de son ouvrage, Daniel Weyl constate que le *Procès de Jeanne d'Arc* (1962) a été mal reçu, mésestimé, sous-évalué. Il y a toujours eu des critiques féroces des films de Bresson, comme Robert Benayoun ou Ado Kyrou, qui reprochent tous au maître son austérité qui, selon eux, tue en plus l'émotion. Dans le *Procès de Jeanne d'Arc*, c'est un péché plus grave parce que Bresson se penche sur une icône mythique de la vie politique et culturelle de la France, une martyre (personnage fréquent dans la filmographie de Bresson) qui va tenter de sauver la Patrie : Jeanne d'Arc. En 1927-1928, *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer allait sacraliser le personnage et établir une sorte d'étalon de la représentation de Jeanne. L'œuvre de Bresson, selon plusieurs, l'a désacralisée. Le travail de Daniel Weyl va consister à démontrer, au contraire, que le film de Bresson crée son émotion propre, alors qu'il se sert bien des moyens du cinématographe, et non pas de ceux du cinéma conventionnel.

Bresson avait défini son projet ainsi : « Remettre le passé au présent, c'est le privilège du cinématographe », et c'est bien ce qu'il fait dans le *Procès de Jeanne d'Arc*. Autrement dit, Bresson réussit, tout en respectant à la lettre le texte de l'interrogatoire de Jeanne, à transfigurer l'icône historique. Le film s'ouvre avec un carton d'explication qui dit : « C'est des textes authentiques et de la minute même du procès de condamnation que je me suis servi ». Dès le départ, ce choix éloigne de la facilité. Bresson va intégrer des anachronismes, comme le lit ou les godillots de Jeanne, qui appartiennent au monde contemporain. Jeanne y demeure pourtant en tant que jeune femme butée et déterminée, qui obéit à ses « voix ». Bresson adhère totalement à l'héroïsme de cette jeune; Weyl y voit une source du questionnement du référent historique. Le travail de Daniel Weyl, un peu dans le prolongement du travail qu'il avait fait sur *Mouchette*, va consister à démontrer que l'écriture historique et austère de Bresson contribue, au contraire, à mieux révéler l'âme de Jeanne d'Arc. Un peu comme ce qu'André Bazin a nommé « la trace la plus visible de l'âme » concernant

le *Journal d'un curé de campagne*. Cette « âme » ou poésie de Jeanne, et de l'écriture du film, il faut précisément la chercher dans le travail de relecture du référent historique.

Le premier chapitre, « Matériau », consiste à établir très clairement ces référents historiques, une vérité documentaire et politique d'une certaine façon. Même si, il va de soi, que l'essentiel du film n'est pas là, comme dans tous les Bresson. Weyl, dans l'introduction, définit son sujet d'étude comme « une aventure du cinématographe, bien loin de la servile représentation ». À partir de cela, il évoque des aspects invisibles et énigmatiques du film. Fondamentalement, Bresson est un poète, exigeant comme peuvent l'être Valéry ou Mallarmé. Pour ces poètes, le choix des mots est capital, pour Bresson le choix des plans l'est tout autant. L'auteur démontre cela à l'aide de plusieurs exemples précis; un grand nombre de ses excellentes analyses de plans se retrouvent en notes de bas de page. Puisque le sujet est sérieux, il fallait bien que ce film, en tant qu'œuvre d'art, exige l'attention. Et puisqu'il s'agit bien d'une œuvre difficile, qui ne cherche pas le succès populaire, il fallait aussi que Daniel Weyl fasse son travail de description et d'analyse d'une façon rigoureuse.

Cet ouvrage a aussi un caractère d'utilité dans la mesure où il s'attarde à présenter les caractéristiques (de contenu et de mise en scène) d'autres films qui eurent Jeanne comme objet filmique. En particulier, il y a un chapitre consacré uniquement à *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, bien que l'ouvrage soit consacré à l'opus de Bresson; surtout lorsqu'on sait le grand nombre de comparaisons qui ont été faites, souvent avec un parti pris contre Bresson. Weyl n'est pas un homme mesquin. Le commentateur québécois doit noter que l'auteur fait une erreur d'orthographe, ce qu'il reproche à d'autres au début de son livre, en nommant le cinéaste Huart et non Huard; sans parler de son jugement de valeur sur la langue québécoise qui serait « incompréhensible », alors que de nombreux créateurs d'ici, aussi bien Xavier Dolan que Michel Tremblay, en ont fait un véhicule d'expression dynamique de notre culture nationale. ▲



Daniel Weyl
Robert Bresson : Procès de Jeanne d'Arc.
De la plume médiévale au cinématographe.
(Coll. : « Champs visuels »).
Paris : L'Harmattan, 2014
114 pages.